

LE TEMPS IRREVERSIBLE DE DEBUSSY

I

Depuis qu'elle s'était enfuie de chez ses parents, Lena avait rarement dormi dehors : la plupart du temps elle trouvait quelqu'un pour la "dépanner". Depuis que les bouches d'aérage du centre Pompidou avaient dégueulé leur peinture, sous une pluie fine, jusqu'en bas du parvis, faisant rigoler tous les gens du quartier et les réconciliant avec l'inauguration de ce qu'ils appelaient un délirium de plombier, elle zonait entre le quartier Beaubourg, les Halles et les alentours de la fontaine st Michel.

Son dernier bienfaiteur était un dealer de shit, un petit homme barbu et chevelu, perpétuellement fracassé, qui passait son temps à fumer son fonds. Il avait ramassé Lena dans la rue, et aussi un pigeon blessé et un chat malade. Le chat avait bouffé le pigeon et ne s'en était pas porté mieux. Il était mort dans d'atroces souffrances, non sans conchier tout l'appartement d'une diarrhée pestilentielle. Mais rien ne pouvait décourager la bonté de Luigi. Tout au plus avait-il demandé un jour à Lena :

-Ça t'intéresse, le sado-masochisme ?

En égayant sa question de photos explicites. Lena avait répondu que non, non merci, avec un petit sourire navré. Il ne s'en était pas offusqué et avait continué à lui laisser libre accès à son stock, son Frigidaire, son lit (en tout bien tout honneur), et même la garde-robe hétéroclite de ses maîtresses. Mais après cette sortie Lena s'était sentie un peu gênée de ne payer son écot d'aucune manière. Et elle était retournée à la rue, ne passant plus chez

Luigi que lorsqu'elle se sentait vraiment à bout de forces. Et puis la dernière fois, elle avait repéré les roussins d'un coup d'œil alors qu'elle s'apprêtait à s'engager dans la petite rue de la Parcheminerie, où il créchait, et elle avait fait demi-tour, remontant la rue de la Harpe vers st Michel. Depuis dix jours s'étaient écoulés. Elle dormait derrière les portes cochères encore sans digicode, passant son temps à errer entre le quartier latin, le Forum des Halles et Beaubourg. Rue Quincampoix un porche abritait d'étranges sculptures, la pierre semblait éclater en deux endroits pour laisser apparaître ici un buste de femme, là une main. Elle aimait bien y dormir, roulée en boule, elle se sentait protégée par les êtres du mur. Elle avait recommencé à avoir faim, puis à ne plus avoir faim, ressentant simplement l'ivresse et le sentiment d'euphorie de son état, une légèreté presque agréable, un vertige permanent. C'est alors qu'elle rencontra les étudiants.

Ils faisaient un bœuf sur le parvis du contre Pompidou, à l'heure où les derniers saltimbanques plient bagages. Lena finit leur bouteille de Sidi Brahim et les suivit quand ils décidèrent de passer la nuit quai st Michel. Ils étaient un peu soûls et continuaient à jouer en marchant, en dansant même, tout au long du chemin. Ils passèrent par le Châtelet, faisant toujours les imbéciles, puis par le Pont au Change, traversèrent l'île en redoublant de couacs entre le palais de justice et la préfecture de police, envoyèrent quelques oranges pourries vers le quai des Orfèvres, puis traversèrent brusquement le pont st Michel, l'un d'eux ayant cru voir un archer réagir. Lena, riant de tout son cœur, traversa derrière eux, et la voiture la faucha sans qu'elle ait le temps de rien voir. Elle rebondit sur le capot, son corps fit éclater le pare-brise, et dans le hurlement des freins elle exécuta un soleil de pantin

qui la rabattit sur l'aile droite, si brutalement que la voiture lui roula sur les jambes. De tout cela Lena ne vit rien, et comme elle était affamée et ivre elle ne sentit rien non plus. Mais les étudiants poussèrent des cris d'horreur et revinrent sur leurs pas en courant.

Lena était couchée sur la route. Elle n'arrivait pas à se relever. Un des jeunes gens, que ses amis appelaient Debussy, courait poser son saxophone contre la balustrade du pont, puis revenait lui porter secours, mais la crainte qu'on lui volât l'instrument le faisait rebrousser chemin. Il fit ainsi la navette cinq ou six fois sans arriver à prendre une décision. Lena avait le fou-rire. Elle ne cessait de demander sa chaussure qui avait volé quinze mètres plus loin tandis que les étudiants la suppliaient de se relever : ils savaient qu'elle était mineure et ne voulaient pas attendre les flics. Un homme rougeaud qui sentait l'alcool se pencha sur elle avec une expression d'indignation. Elle ne comprit pas qu'il s'agissait du chauffeur de la voiture et éclata de rire.

-Elle est complètement bourrée, constata-t-il.

Sur quoi il grimpa dans sa voiture, redémarrà et s'enfuit en faisant crisser ses pneus sur la chaussée. Des gens criaient et s'engueulaient, un des étudiants pleurait.

-Relève-toi, allez merde, fais un effort, suppliait un dénommé Daniel.

Mais c'était inutile. Dès qu'elle s'asseyait tout devenait blanc, un vertige épouvantable la plaquait sur le bitume, comme pour l'imprimer par terre.

-Je suis mieux couchée, attends, attends un peu, laisse-moi le temps, disait-elle en rigolant.

Le SAMU arriva, une jeune femme en blanc descendit. Lena commença à prendre conscience des suites possibles, les flics, ses parents et le reste.

Les étudiants discutaient âprement avec la femme.

-Aidez-moi, ça va aller. Aidez-moi.

Deux étudiants la relevèrent. Elle ne pouvait pas se tenir debout, mais elle arriva cette fois à surmonter le vertige. La femme s'emportait, mais ne pouvait pas l'embarquer sans son consentement, cela du moins elle le savait.

-Elle a perdu connaissance ? C'est dangereux, elle peut tomber dans le coma. Vous jouez avec le feu.

-Mais non, c'est bon. Lena, tu peux marcher ?

-Mmh, dit-elle, hochant la tête. Elle regretta tout de suite son geste et essaya de tenir bon. Les deux étudiants la tenaient par le corps, la portant littéralement.

-Lâchez-la, dit la femme, mais personne ne lui obéit.

-On y va, c'est bon, on y va.

-Cette gosse risque de crever, que font les flics ? Ils devraient déjà être là, râla la femme. Mais c'était trop tard. La troupe de musiciens s'éloignait au petit trot, ayant récupéré ses instruments. Dubussy et Daniel portaient Lena sur leurs avant-bras noués, et elle les tenait par le cou. Elle commençait à avoir mal partout.

Ils l'emmenèrent rue d'Arcole, sur l'île st Louis, chez un étudiant en médecine, un altérophile prématurément désabusé qui devait au fait d'habiter un appartement de 150 m² d'être submergé par des dizaines d'amis. Il lui regarda le blanc de l'œil, la palpa de la tête aux pieds, lui fit exécuter divers mouvements pendant un quart d'heure.

-Vous êtes vraiment tarés, observa-t-il enfin. Et à Lena : t'as de la chance d'être bourrée, c'est ce qui t'a sauvée. Mais tu marcheras pas demain. Quelqu'un pour dormir avec elle.

-Hein ?

-Au cas où elle parte en couille. Précaution. Ou alors vous l'emmenez ailleurs. Moi je peux pas, la grosse Nadine m'ouvre ses bras et son cœur ce soir.

C'est ainsi que Lena, qui avait de plus en plus mal partout et de moins en moins le vertige, dormit avec Debussy. Elle se rappellerait toujours le visage inquiet qu'il braquait sur elle, ses yeux écarquillés dans la pénombre dès qu'un geste lui arrachait un gémissement étouffé.

-Ça va ? T'es pas morte ?

Il le demandait le plus sérieusement du monde, avec une panique qui faisait trembler sa voix. Malgré la douleur, Lena pouffait en répondant :

-Non, pas encore.

II

Le lendemain l'étudiant en médecine ramena à Lena une paire de béquilles et se mit en tête de la rééduquer, bien au-delà de ce qu'elle était en mesure de supporter.

-45kgs, ça fait pas lourd. T'as les dents qui se déchaussent, ça te plaît de te bousiller ? Tu le sais que t'es horrible à voir ? Eh, Mowgli, tu m'écoutes ? Quel âge t'as ? Si t'es vraiment dans la merde, le juge des enfants peut t'émanciper. Au moins, en foyer, tu boufferas et t'auras un toit, tu pourras même retourner à l'école. Réfléchis-y. Allez, essaye d'aller jusqu'à la chaise, maintenant. On va commencer par des bouillons pour te redilater l'estomac.

Tous les jours Debussy passait prendre des nouvelles. C'était un type inquiet et doux, il ne lui disait pas grand'chose, il avait une façon étrange de parler, encore plus de se taire.

Au bout de six jours Lena arrivait de nouveau à marcher, elle avait pris deux kilos, assez pour s'envoler. La rue lui manquait comme à d'autres un village, la maison de leurs parents, un bout de jardin. De retour dans la petite rue Quincampoix elle s'adossa au porche, elle en aurait pleuré de bonheur. Elle caressa ces êtres qui, comme elle, s'efforçaient de sortir du mur. Plus loin le parvis baignait dans une lumière orangée mais violente, une pluie légère scintillait dans l'air, des nuages sombres obscurcissaient le ciel. Il ne faisait pas très froid, Lena laissait ses pieds marcher, elle avait encore un peu mal, presque plus. Elle regarda Mouna garer sa bicyclette devant la librairie et

grimper sur son tonneau. Elle attendit qu'il se mette à gueuler. Elle aimait bien Mouna, non seulement ce qu'il disait mais sa gueule courroucée, sa vieille carcasse. Si elle avait pu choisir un grand-père elle aurait pris celui-là.

Plus loin l'hypnotiseur arrivait avec son terre-neuve, le cracheur de feu s'installait, les faux automates peaufinaient leur maquillage, le gars qui imitait les passants singeait une fille en retard, la ridiculisant aux yeux des autres badauds soulagés de ne pas être à sa place. Puis il s'attaqua à une autre proie, et Lena reconnut Debussy, qui semblait toujours dériver sur d'invisibles nuages. Elle le rejoignit au moment où l'imitateur se désintéressait de lui.

-Pourquoi tu t'appelles Debussy ?

-Ah... j'ai la même tête que lui, dit Debussy en souriant. Alors tu es revenue ?

-Revenue ?

Pour la première fois ils se confièrent l'un à l'autre. Debussy n'était plus étudiant. Il parlait à mots couverts d'une maladie qui avait brisé ses études, et il en parlait comme d'un évènement cyclique, quelque chose d'inévitable, une sorte de cataclysme. Il connaissait Lena, de vue, depuis plus d'un an, et elle ne l'avait jamais remarqué. Il errait dans les mêmes quartiers qu'elle depuis "la maladie".

-C'est comme un tremblement de terre. Après ça cesse, mais tant de choses sont détruites que tu n'auras jamais la force ni le courage de reconstruire... et moi je sens toujours, à très basse intensité, le sol vibrer sous mes pieds, tu comprends... ça reprend de l'élan, l'intérieur veut faire éclater tout ce qui le contient, la peau, les sens, les limites, les murs, tout se brise, se répand et se mélange.

-Mais quoi, Debussy ?

-Tout, tout. Les sentiments, les mots, l'histoire et les lieux, la peur. Moi.

Il avait articulé ce dernier mot avec précaution, comme s'il avait peur de le mettre en danger en le prononçant. Lena lui avait raconté des bribes de son histoire, se rendant compte au fur et à mesure qu'elle parlait de la logique de cette histoire, et donc des possibilités offertes à divers développements ultérieurs. Elle avait fui les siens comme d'autres fuient la guerre, ou la faim, ou simplement l'absence d'avenir. Debussy, lui, n'avait pas eu besoin d'échapper à quelque chose, au contraire, il donnait l'impression de rassembler des morceaux de lui, épars et fuyant comme des souris, ou coulant dans une boue opaque. Et outre l'affection, Lena avait conçu un profond respect pour lui, parce qu'il était là, debout encore, confronté à une forme dévorante d'infini, quelque chose d'inimaginable, la force exponentielle d'une souffrance qui, ne faisant pas mal, ne serait plus limitée par l'incapacité des nerfs à dépasser une certaine intensité.

-C'était beau, ce que tu faisais chez Lionnel. Pourquoi tu n'essaierais pas d'en vendre ?

-Mes dessins ?

Lena avait griffonné, pendant ses heures de convalescence, des êtres fantastiques, des chevaux autour desquels s'enroulaient des serpents à tête humaine, des siamoises se caressant, des sirènes amoureuses noyant de beaux matelots.

-Oui. Tu les photocopierais, et tu les vendrais pas cher, 10 balles. Je suis sûr que ça marcherait. 10 balles, tout le monde les a.

-Pas moi. J'ai pas une thune.

-Tiens, 10 balles, 20 photocopies, dit Debussy en souriant. Ça te paiera de quoi croûter. Viens là-

haut, à la bibliothèque, c'est le diable si on arrive pas à piquer des feuilles et un stylo à quelqu'un.

Ainsi firent-ils, et le soir même Lena mettait ses photocopies en vente au quartier latin. En une heure elle écoula tout son stock. Debussy, ravi, se frottait les mains. Ce soir-là elle monta chez lui, rue de Seine, dans la mansarde que lui prêtait un vieil oncle en échange de quelques courses. Ils papotèrent jusqu'au petit matin, Lena dessinant avec une frénésie jubilatoire, Debussy parlant de Dieu, des hommes, des éléments, en un discours poétique et décousu. La radio, réglée au minimum sur France Musique, offrait à son discours un fond sonore qui semblait l'influencer subtilement. Et puis vers 5 heures il se figea, l'air incrédule.

-Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Lena en bâillant.

-Ce morceau, murmura Debussy, ce morceau, c'est moi qui l'ai écrit.

La culture musicale de Lena, bien que rudimentaire, comprenait la Moldau. Elle posa une main sur l'épaule de son ami.

-Mais non, je le connais ce morceau, c'est un vieux truc.

-Non, non, insista Debussy, en proie à une suffocante indignation. Ce salaud me l'a piqué, c'est fou. Qu'est-ce qu'on peut faire dans ces cas-là ? Je vais porter plainte...

Lena commença à s'inquiéter. Elle s'efforça de le raisonner et il finit par se calmer, par tomber dans une sorte de rêverie égarée. Puis ses yeux se fermèrent, mais elle ne put s'endormir. D'un coup le froid était descendu dans la chambre, et jusqu'au cœur de ses os.

Ils sortirent en début d'après-midi et gagnèrent Beaubourg. Debussy alla chercher des croissants pendant qu'elle installait son petit stand par terre, non loin de deux maliens chargés de bimbéloterie.

À peine dix secondes plus tard, un homme en civil lui colla sous le nez une carte où figurait sa photo, barrée d'un ruban tricolore. Elle en fut quitte pour plier bagages, avec d'autres camelots courroucés qui ne tarissaient pas d'éloges sur les vertus de la maison poulaga.

-C'est interdit de bouffer ?

-J'aimerais avoir autant affaire aux bleus quand je me fais tirer mon larfeuille, tiens.

-Qu'est-ce qu'on a fait de mal au juste ?

-C'est ton col blanc, mon pote, ça les attire.

-J'ai pas braqué de diamants, moi, je gagne honnêtement ma vie monsieur.

-Circulez.

Seuls les maliens ne s'étaient pas fait virer, ils avaient décampé avant. Lena les vit s'éloigner d'un pas vif et leur emboîta le pas. Elle n'avait pas remarqué l'absence de Debussy. Et lorsqu'elle rebroussa chemin, elle ne le retrouva pas.

Le reste de la journée se passa sans encombre : installée à côté des maliens, elle ne chercha pas à repérer les flics, se contentant de déguerpier en même temps qu'eux dès qu'elle les voyait plier en catastrophe leurs bibelots. Dans la soirée elle rencontra Judicaël, et elle le suivit parce qu'il la faisait rire, il ne cessait de parler comme un traquet, alignant des plaisanteries aigre-douces, cruelles. Elle se retrouva dans son lit sans l'avoir vraiment désiré, mais les jours suivants ils ne se quittèrent pas. Elle vendait toujours ses dessins aux mêmes endroits : sur le parvis du centre Pompidou le jour, autour des rues de la Harpe et de la Huchette le soir. Parfois elle errait toute la nuit, seule, parfois elle allait chez Judicaël. Elle dormait aussi rue Quincampoix, elle ne parlait du porche à personne, considérant ce lieu bizarre comme une cache secrète, un refuge. Une seule fois elle y rencontra

quelqu'un d'autre, et elle dut s'éloigner, avec le sentiment effrayant d'avoir été cambriolée.

Elle passa plusieurs fois chez Debussy, qu'elle n'avait pas revu. Sa porte était toujours fermée.

Un mois plus tard, alors que son amour avec Judicaël tournait à cette forme d'humiliation et de cruauté qui fait de certains liens de durables malédictions, elle le revit. Il était pâle et fatigué.

-Tu as grandi, lui dit-il en la prenant dans ses bras. Tu es devenue triste.

-C'est parce que je suis malheureuse, j'aime quelqu'un qui ne veut pas m'aimer. Où tu étais, Debussy ?

-Je ne sais pas. Très très loin. Nulle part. Mais je suis revenu.

Elle pensa que les poilus devaient avoir la même expression à l'heure de la relève. Des morts en sursis se laissant bercer pourtant par la douceur d'une vie à laquelle ils savent avoir perdu tout droit.

III

Lena se trouvait rue Quincampoix, entre deux rumeurs cousines mais bien différenciées : d'un côté celle du parvis de Beaubourg, de l'autre, par-delà le couloir sonore du boulevard de Sébastopol, celle du Forum des Halles. Elle ferma les yeux, s'adossant au mur, laissant ces deux chants l'envahir et se sentant comme sous la respiration de deux forêts voisines dont les souffles se mêleraient au-dessus d'elle. Et tout le temps qu'elle vivrait dans la rue, Lena percevrait les villes comme des biotopes et les aimerait ainsi. Elle ne fréquentait pratiquement pas les magasins, qui lui étaient donc indifférents. Elle ne connaissait pas le nom des rues. Certains endroits se montraient accueillants et d'autres non. Elle repérait telle petite rue, telle porte cochère, tel espace public, définissant un territoire assez réduit en fonction de ses besoins : se reposer, se cacher, chercher à manger, chercher quelqu'un, vendre ses dessins, contourner les flics et la racaille. Prudente par nature, elle fuyait les emmerdements, et donc évitait de s'aventurer du côté des rues Montmartre, Montorgueil et st Denis, mais aussi entre le Forum des Halles et la rue de Rivoli. Elle n'aimait pas non plus le Forum lui-même, bourré de dealers, de camés et de bourres, et dont la topographie évoquait une gigantesque zonzon avec ses paliers et l'agencement de ses boutiques. Cependant il était assez facile, dans la foule, d'y obtenir quelque mitraille. Lena ne s'y résignait que rarement, ayant horreur de faire la manche, tout comme de s'aventurer dans un territoire qui était, au contraire

de Beaubourg et du quartier latin, féroce­ment sillonné et partagé entre quelques caïds en perpétuelle réévaluation de leurs frontières respectives.

Et puis un jour se présenta à elle, rue de la Huchette, une grande fille à l'air ensommeillé, et tout de suite une voix traînante prononça dans sa tête les mots de Maupassant : " ...telle qu'elle était vivante autrefois, grande, blonde, grasse, les seins froids, la hanche en forme de lyre...". Car Louise avait fusé ainsi de la masse indistincte des passants, pareille à cette affolante chevelure dans les mains du fou. Depuis trois jours Lena n'avait rien vendu ni mangé, elle était un peu décalée, euphorique, elle riait pour un rien, une lumière lyrique rehaussait le monde, comme si plus rien ne pouvait être vrai. Louise lui acheta tous ses dessins et l'emmena manger un tajine à l'entrée de la rue st André des Arts. Elle ne tarissait pas d'éloges sur ses dessins, dont l'érotisme naïf éclairait chez elle des arrière-plans vertigineux, réalisant ainsi le paradoxe fécond de toute œuvre d'art, qui ne commence à vivre que lorsque les intentions de l'artiste sont bousculées et parfois anéanties par la passion du public.

Louise était, comme elle se définissait elle-même, une artiste directe. Elle pratiquait l'amour, expliqua-t-elle à une Lena dubitative mais envoûtée par la beauté anachronique du personnage, tout autant sans doute que par les vapeurs capiteuses du tajine. Elle finit par comprendre que Louise se produisait dans un théâtre sis la petite rue des Innocents, un de ces lieux que Lena fuyait comme la peste depuis qu'elle y avait vu une jeune putain se faire défigurer à coups de câble métallique par son Julot. Louise se plaignait de son partenaire, déplorant qu'il souffrît à la fois d'un manque de talent qui crevait les yeux, et d'une petite santé.

-Il faudra que tu viennes avec moi, conclut-elle. J'ai peut-être un plan pour toi, l'ouvreuse en a marre de son boulot. Ça peut te dépanner.

L'automne s'avançant, Lena avait de plus en plus de mal à vendre ses dessins. Judicaël s'offrait un fantasme assez répandu en ayant réuni sous le même toit -celui de sa maîtresse- les deux femmes qu'il ne se contentait pas de saillir de toutes les façons en présence l'une de l'autre, mais qu'il se plaisait à manipuler, tourmenter, humilier, dans une impunité où il perdait tout sens de la mesure, et sans se rendre compte que le pouvoir dont il abusait venait beaucoup plus de leur vulnérabilité que de sa force. Et bien qu'il commençât à faire froid la nuit, Lena finissait par préférer dormir ou marcher sans fin dehors que de continuer à endurer ce huis-clos sordide. Debussy, parti au chevet de son vieil oncle mourant, devait revenir bientôt, mais elle ne savait plus quand. Ce soir-là elle dormit chez Louise, ou plutôt chez les parents de Louise, dans un appartement vieillot et somptueux de la rue Vaugirard où elle laissa toutes ses photocopies en partant.

Elle rencontra Judicaël dans la matinée et lui affirma qu'elle avait trouvé du boulot et un toit. Elle ajouta crûment qu'elle bosserait désormais dans un théâtre porno, et que si le cœur lui en disait... Il resta interloqué, aussi choqué que peut l'être un homme quand on taxe son érotisme de vulgarité. Son expression d'affolement réconforta un peu Lena, et elle s'échappa en louvoyant dans la foule, heureuse d'avoir soudain retrouvé un peu d'épaisseur aux yeux de son bourreau.

Lena comprit vite pourquoi la petite ouvreuse en avait marre de ce boulot. Il s'agissait d'empêcher, pour des raisons qu'elle n'arriverait jamais à élucider, le public de se masturber pendant la

prestation des artistes. François, le partenaire de Louise, introduisait heureusement dans le spectacle une touche de burlesque et de distanciation, bien malgré lui. Les putains du coin l'appelaient finement "six-coups moins cinq", le premier coup consistant généralement à éjaculer précocement sur le chemin qui menait de sa soupenette au théâtre, chemin de croix parsemé d'hétaïres qui rivalisaient de vice pour lui faire cracher la purée avant l'ouverture.

-On n'a pas si souvent l'occasion de rigoler, disait Samia en s'essuyant l'œil et en baissant sa jupe après avoir gagné le pompon une fois de plus.

Cet innocent divertissement ne courrouçait pas les maquereaux, pourtant peu enclins à l'indulgence. Mais il empoisonnait la vie du pauvre François et brisait l'élan créatif de Louise. François essayait des itinéraires différents, il changeait d'heure, il se branlait avant de sortir, en vain. Les putains furent désemparées lorsqu'il arrêta brusquement sa carrière artistique pour entrer à la Poste, le climat d'émulation retomba. Seule Louise, enfin débarrassée de cet accessoire encombrant et disgracieux, put enfin donner libre cours à son talent. Mais à compter de ce jour, plus aucun homme ne se trouvant dans la salle pour tenir tête aux spectateurs, il devint de plus en plus difficile de leur interdire de monter sur scène, à l'assaut de Louise qui se tortillait rythmiquement en gémissant, dans une transe narcissique, les doigts abîmés au plus profond de son entrechuisson goulu.

-Salope !

-Je vais me la faire, nom de Dieu, je vais la clouer aux planches.

-Avec moi, mon pote.

-Viens me sucer !

-Putain quel cul, mais quel cul...

Lena secondait la petite ouvreuse. Et puis la petite ouvreuse retourna à Brioude, à jamais dégoûtée de la grande ville, et Lena se retrouva seule à morigéner les spectateurs. Elle n'avait jamais vu autant de bites de sa vie, il lui semblait qu'elle en rêverait jusqu'à la fin de ses jours. Un soir la séance dégénéra en émeute, et Louise, à poil, dut s'interrompre pour lui prêter main-forte. Les clients comprirent vite que son quintal de chair blanche et blonde recelait aussi des muscles d'acier. Lena avait le fou-rire, Louise se lamentait sur l'indigence esthétique de ces ramasse-merde. L'affaire ne survécut pas à cette ultime dégringolade et Lena passa chez Louise reprendre ses photocopies. Elle prit congé des filles qu'elle avait croisées pendant dix jours.

-Prend soin de toi, lui dit Samia.

Elle retourna, sans conviction, vendre ses photocopies. Il faisait de plus en plus froid, il pleuvait souvent. Un soir Judicaël se trouva devant elle. Elle avait cru l'oublier, mais son cœur lui donna l'impression d'exploser dans sa poitrine, elle chercha son souffle, un froid de mort sembla rayonner de ses os. Elle n'arriva pas à se lever.

-Judicaël...

-J'ai été à ce putain de théâtre, te chercher, te tirer de là, et tu n'y étais pas. C'est fermé, c'est vendu. Pourquoi tu me racontes des trucs pareils ? Pour te faire mousser ? Petite connasse...

Elle ne répondit pas, elle était comme soudée au sol. Il tenait la main de Diane, l'autre fille, et Diane posait sur elle un regard tendre et inquiet, mais Lena savait qu'elle n'interviendrait pas, que s'il avait fallu intervenir elles l'auraient fait bien avant, avant d'être les complices incroyables de leur propre dégradation. Elle resta hébétée longtemps après leur départ.

-J'ai un peu d'argent, tu as faim ? demanda la voix de Debussy.

Il avait l'air heureux, en forme. Lena plia le drap sur lequel elle exposait ses œuvres. Elle avait envie de parler et il était le seul qu'elle pût intéresser vraiment, le seul qui fût capable non seulement de l'écouter, ce qui était déjà beaucoup, mais de la comprendre.

-Je suis restée clouée, c'est terrible, le cœur qui bat à cent à l'heure, les genoux qui s'entrechoquent... l'amour, quelle saloperie, c'est vraiment une maladie. Tu ne peux rien faire... et pourtant c'est une ordure, ce type.

Debussy avait les joues roses.

-J'ai mis longtemps à différencier l'amour de la peur. Les deux se manifestent de la même façon : les sueurs froides, le cœur qui bat... cette décharge d'adrénaline qui prépare ton corps à fuir le danger, très vite... et c'est la seule chose qui les distingue : l'objet de la peur est répulsif, tu cherches à le fuir, alors que l'objet de l'amour est attractif. La peur est un système de sauvegarde, tandis que l'amour est une impulsion suicidaire. Dans les deux cas ce qui te mets à l'agonie, c'est la prescience de ta destruction possible.

Lena sourit.

-Tu le crois ? Oh Debussy, je suis si heureuse de te revoir.

-Je suis amoureux d'une femme de 40 ans, triste et courageuse.

Elle le regarda. Elle ne sut pourquoi les paroles de Debussy lui évoquaient Samia, la putain qui tapinait le plus près du théâtre. Pas la peine de sourire, disait-elle, pas la peine de faire du charme. Ce qu'ils aiment, c'est te casser. C'est meilleur avec les larmes. Crois-moi, ils le pensent tous. Je connais les hommes.

-Tu connais certains hommes, avait répondu Lena. Tu connais les hommes qui vont aux putes. Il y en a d'autres.

Et en disant cela c'était à Debussy qu'elle pensait. Samia avait haussé les épaules, puis hoché la tête, en un commentaire gestuel inintelligible.

IV

Debussy était amoureux. Et pour cet être en démantèlement progressif, la passion s'apparentait à une force centrifuge incontrôlable, en même temps qu'à un bonheur de vivre jamais expérimenté auparavant. Debussy était amoureux de Samia, et elle l'aimait aussi. Lena s'étonnait de les rencontrer, main dans la main, assez loin de la rue des Innocents. Elle savait que le Jules de Samia ne faisait pas dans la dentelle, ayant un cheptel uniquement composé de filles sans papiers venues des Balkans en camions bâchés, et pour qui les droits de l'homme commençaient par l'esclavage sexuel des femmes. Ce maquereau, lui-même clandestin, n'hésitait pas à torturer, séquestrer, et parfois même tuer, selon Samia, les filles indociles, seul moyen à ses yeux de satisfaire la clientèle française à laquelle il devait l'indulgence des flics et l'aveuglement des magistrats.

Il arrivait à Lena de rencontrer la putain seule, vieillie et embellie par son absence de maquillage et ses fringues passe-muraille, faisant des emplettes dans les petites boutiques du quartier latin, de l'autre côté de la Seine.

-Tu sais, lui dit-elle un jour, Debussy est en train de foutre le camp. Tu me comprends.

Lena hocha la tête, attendant la suite. Depuis quelques semaines en effet il était difficile de parler avec lui. Il disait des vers épars avec une ivresse d'acteur, mais Lena savait qu'il n'était nulle part ailleurs que dans cette parole empruntée. Et il discourait longuement aussi sur la peau, les murs, les éléments en fusion dans le monde, le mal

ramassé dans les caves et dans les viscères, prêt à faire éclater sa coquille.

-J'ai eu un cousin comme ça. À partir de dix-huit ans il a commencé à s'absenter, pareil que Debussy. D'abord quelques jours, et de loin en loin. Et puis de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps. On n'y peut rien, c'est comme ça. Il y a des traitements, mais il faut de l'argent. Sinon c'est les neuroleptiques pour qu'ils puissent pas se mettre en danger, la camisole chimique, comme ils disent. Je sais pas si c'est mieux. Ça les fait pas revenir, toujours. Ou les électrochocs. Parce qu'on a remarqué que les fous épileptiques allaient mieux dans leur tête après chaque crise, on sait pas pourquoi. Alors on provoque des crises artificielles, on leur met des électrodes sur la tête et on les fout en court-circuit. Mon cousin m'a raconté, c'est trop de souffrance, c'est horrible, ça fait mal, il en avait une peur... il s'est enfui plusieurs fois de l'hôpital psychiatrique à cause de ça.

-Mais ça se fait plus, Samia. Pas en France.

-Je sais pas.

-Si, moi je le sais, je te jure. C'est trop barbare, c'est interdit. Je te jure.

-Je sais pas, répéta Samia. Les fous, c'est comme les enfants, les très vieux, les infirmes, comme les clandestins, les putes et les clodos. Y'a pas de loi qui tienne pour les protéger de la saloperie humaine. Les lois elles sont faites pour ceux qui ont les moyens de les faire respecter. Pour les autres c'est du papier, c'est du vent. Je veux pas que Debussy aille à l'hôpital, là-bas je peux rien pour lui.

-Il y a déjà été. Plusieurs fois.

-Il en a pas un bon souvenir, insista Samia. Il a peur d'y retourner. Je suis décidée à tenter un coup. On n'a plus rien à perdre, après ça sera trop

tard pour nous deux.

Après cette conversation, Lena ne vit plus ni l'un ni l'autre pendant quelques jours. Et puis elle rencontra Debussy sur le parvis du centre Pompidou. Le soleil brillait, rongéant les lignes comme une pelisse de givre.

- "...Dans la cage où les gouttes de pluie se font barreaux, l'esprit entonne ses plus beaux chants de liberté et le cœur délivre enfin le soleil altruiste qui le brûle..."

- Debussy, il fait beau.

- Mais non...

Ils se dirigèrent vers le boulevard de Sébastopol, puis remontèrent la rue Quincampoix vers la rue des Lombards. Juste au croisement, Lena aperçut tout à coup Samia qui courait vers eux, fendait la foule avec un air de détermination presque dément.

- "Si le temps m'était compté se lamentait Dieu

Je saurai si je balbutie dans une garderie si je radote dans un asile..."

Elle portait un sac en plastique jaune qui semblait peser lourd, coûter cher. Elle le portait avec une sorte de terreur. Debussy continuait à marmonner, inspiré, il ne la voyait pas venir à leur rencontre. Lena, qui le guidait comme un enfant, lui lâcha la main. Elle vit le type déboucher par le boulevard derrière Samia, un petit mec avec une gueule de cadavre, les yeux très bleus, vêtu d'un complet anthracite mal coupé. Il balaya la foule du regard. Lena l'avait déjà vu rue des Innocents, elle savait qui c'était. Un fou d'un autre genre, que les putains appelaient "le Chien", parce qu'il les gardait.

Samia la vit, son regard s'éclaira. En quelques secondes elle fut contre elle, si près qu'elle sentit son souffle, une odeur de réglisse et de sueur. Elle lui donna le sac d'un geste impérieux, sans rien dire, et fit volte-face, fuyant vers la tour st Jacques

par la rue Nicolas Flamel.

- "...Je me reposerai la nuit une longue nuit sidérale froide et inconstante

Qui se déshabillerait comme la voûte d'une cathédrale..."

- Qu'est-ce que c'est ? Debussy, merde !

Le petit mec, énervé, se laissait dériver dans le flot des badauds, ne sachant où aller. Son regard s'arrêta sur Lena, sur le sac jaune. Il parut hésiter. Lena reprit Debussy par la main, luttant contre la panique. Elle se dirigea vers le Chien, portant le sac d'un air décontracté. Il ne la quittait pas des yeux, il essayait de se rappeler où il l'avait déjà vue. Mais il ne s'attarda pas à les suivre. Il cherchait Samia.

- "...Le ciel se penche sur la terre et ne la reconnaît plus

Comme une mère dont on aurait changé l'enfant durant la nuit

La route vous dit "non", en pleine figure comme elle vous cracherait dessus..."

Ils entrèrent dans une brasserie du Châtelet. Debussy se soufflait sur les doigts. Elle posa le sac à côté d'elle, sur la banquette bordeaux, et commanda deux bières. Elle savait déjà ce qu'elle allait trouver, mais la vision des petits sachets de cellophane enserrant une sorte de farine rousse, un peu grumeleuse, qui semblait cristalliser par endroits lui coupa le souffle. Il y en avait tant qu'elle ne pouvait les compter. Plus de deux kilos.

- Pourquoi elle a fait ça ? Elle est malade...

Debussy sourit, heureux des couleurs, de la lumière, de la chaleur.

- "...Je suis si seul que je ne reconnais plus la forme exacte de mes mains

Et je sens mon cœur en moi comme une douleur étrangère..."

Il s'interrompit soudain.

-J'ai envie de voir Samia, dit-il. Tu crois qu'elle est chez elle ?

V

L'hiver approchait, et pour Lena il signifiait toujours le basculement dans une réalité de plus en plus féroce et artificielle. Pluie et lumières, phares, enseignes, feux clignotants, moire du bitume, verroterie du froid et de la pluie. Elle tournait comme un animal suivant ses invisibles foulées, recommençant toujours le même parcours, dans l'ivresse conjuguée de la faim et du froid. Beaubourg presque déserté, le Forum qui ne désemplissait pas, dégorgeant ses colonnes de passagers indistincts, le quartier latin où ne se remarquaient plus que les squatts murés. Les gens de la rue, pour la plupart, transhumaient vers ces lieux protégés du vent que sont les gares, les couloirs et les stations du métro, les galeries marchandes, les passages. Mais les plus jeunes, comme elle, préféraient encore marcher sans fin à ciel ouvert.

Diane avait fini par quitter Judicaël, le privant de ses émoluments en même temps que de son petit corps oblatif. Le sac jaune, dont Lena avait voulu se débarrasser dans la première poubelle venue, restait sommairement planqué derrière la chasse d'eau de leur appartement, à elle et Judicaël. Car ils vivaient ensemble à présent, comme un vrai couple, sauf quand il ne rentrait pas, sauf quand elle retournait à la rue, restant encore trop sauvage pour s'habituer aux murs, malgré le froid, le danger, la faim. Et puis elle cherchait Samia, elle cherchait Debussy. Elle tournait sans fin dans ce périmètre qui constituait le chevauchement de leurs territoires : le quartier latin, les Halles, Beaubourg.

Depuis six semaines elle n'avait plus de nouvelles. Et dans sa tête tournaient les dernières paroles de Debussy, les dernières paroles de Samia :

-Après il sera trop tard pour nous deux.

-C'est caché comme un muscle par la peau, comme le chagrin sous une paupière, comme la souffrance derrière les murs. Il se passe tant de choses que nous ne voyons pas, toutes ces choses dissimulées. Ne le devines-tu pas ? Nous-mêmes vivons juste en-dessous du visible, sur une frontière qui bouge tout le temps. Un homme policé et bien habillé dans la chambre déshabille son corps et son âme, un animalcule altéré d'horreur se fraye un chemin par son sexe et ses mains et ses yeux, et il commet un viol aseptisé, tarifé, puis tourne le dos à sa victime émietlée en parts anonymes : ce n'est pas lui qui l'a déracinée, torturée et anéantie. Lui il vient après la bataille ramasser sa part de charogne, il n'y est pour rien, il n'est qu'un corbeau et le corbeau doit manger. Mais l'assassin de son côté peut dire que tout ce qu'il fait, sang et terreur, chantage et déportation, il le fait pour le plaisir du corbeau. Pas d'offre sans demande. Et ainsi en est-il de toute chose humaine. Lena, tu ne le sais pas ? Ce monde ne tient que par les efforts qu'on fait pour en dissimuler la part abjecte, pour que cette fange ne défigure que les victimes : alors on les enterre, on referme la porte sur elles, et par-dessus ce soubassement d'horreur peut s'édifier la grâce des étoffes colorées, les sourires innocents, les paroles spirituelles, l'harmonie et le bonheur de vivre. C'est si beau ! Mais tu sais, la peau se déchire, les malheureux n'en peuvent plus de souffrir, les murs se craquèlent, le ciel s'ouvre. Rien ne peut nous protéger contre leur désespoir. Et le muffle des loups cachés à ce spectacle fait éclater le masque,

les sourires deviennent aussi horribles qu'ils le sont. Moi je vois la violence de certaines caresses, ce désir de tuer qu'on nomme amour, je reconnais la haine sous tous ses déguisements. Elle est partout Lena, et surtout dans cette guerre parfaite qu'on appelle la paix, et qui n'est que le silence des opprimés.

Les boutiques commençaient à se parer de guirlandes, de mousses synthétiques vert pomme, de branches de houx, de tissus rouges et de coton blanc. Paris devenait un gigantesque appartement décoré où les arbres nus, les oiseaux dispersés, l'herbe des parcs, l'eau de la Seine même n'arrivaient plus à imposer une autre réalité qu'humaine. Seules manifestations impérieuses non venues de ce vase clos, bien au-delà de l'éclairage électrique, des architectures, de la rumeur de la circulation, la pluie et le froid investissaient la ville, l'incluant dans une immensité faite aussi de forêts, d'océans, de fleuves, de plaines, et peuplée de milliers de formes de vie différentes. Mais la pluie et le froid n'étaient vraiment vécus, habités, incarnés que par ceux qui formaient la population sauvage de la ville. Pour la plupart des gens, ils n'étaient qu'un détail périphérique, à peine un désagrément.

Lena reprenait l'habitude d'être mouillée et d'avoir froid. Ses godasses prenaient l'eau. Elle arrivait tout doucement à cet âge où il faut faire un choix, nécessité inimaginable dans le bonheur insouciant de l'été. Elle serait bientôt majeure. Elle savait qu'elle vivait ses derniers instants de liberté, dans tout ce que ce mot accepte de dureté et d'espace de fuite. Elle sentait qu'elle cesserait d'aimer la ville lorsqu'il lui faudrait rentrer dans ses murs, suivre son rythme, se soumettre à sa discipline et à son ordre. Mais aussi que si elle

restait là, dans les caves de la société, elle pourrait y perdre beaucoup plus de plumes que jusqu'à présent. Le corps oublie vite, mais les blessures de l'esprit sont irréversibles. À force de se faire harceler par certains hommes, bousculer et tutoyer par les flics, insulter par quelques passants et ignorer par les autres, à force d'avoir faim et froid, de rester des journées entières sans parler, elle deviendrait comme Debussy. Non qu'il mentît ou se trompât, mais il prenait un fragment de la réalité pour la réalité toute entière. Lena, elle, commençait à vouloir connaître autre chose.

Elle l'aperçut place du Châtelet, près de la station de métro, en compagnie de deux clodos, vers neuf heures du soir. Elle le reconnut à ses mouvements : ses cheveux avaient poussé et dégouttaient sur son large front en surplomb, sa barbe s'effilochait. Il était vêtu de haillons. Les deux cloches le poussaient alternativement l'une vers l'autre, l'entraînant vers la rue st Denis.

-Debussy ?

Un des clodos se retourna et la gratifia d'un sourire édenté.

-C'est à moi que tu causes, beauté ?

Ils s'engagèrent dans la rue des Halles, en direction du forum. Debussy avait l'air perdu, il vit Lena et éclata d'un rire désenchanté. L'autre cloche, un grand échalas tout en nerfs, qui tenait une bouteille en plastique dans une main, lui attrapa la manche.

-Allez viens, mon joli, on rentre à la maison.

-On va au dodo.

La première cloche laissa filtrer entre ses chicots un bêlement vicelard.

-Et toi, mignonne, tu veux venir aussi au dodo ?

-On aime aussi les filles, on est pas difficiles.

-Avec mon pote Ghislain on partage tout. Pas

vrai Ghislain ?

Il se mit à malaxer le cul de Debussy, qui recommença à rire. Il riait comme s'il n'arrivait plus à pleurer, ou à chanter.

-Debussy ! cria Lena, au bord de la crise de nerfs. Tu me reconnais pas ? Allez, viens...

-On y a rien fait à ton joli cœur. On y a fait que du bien.

Debussy regardait le forum avec une concentration désespérée. Il ne semblait pas se rendre compte que le type dégingandé le tripotait en ricanant, comme par provocation. Les badauds, en rangs clairsemés, s'écartaient sur leur passage.

-Laissez-le, vous avez pas le droit...

-Dis donc, on a forcé personne, il en redemande, hein.

Debussy se remit à rire, du fond de son puits. Lena se retenait de pleurer. Elle ne savait que faire. Personne ne se souciait de ce qui se passait.

-Mais vous voyez pas qu'il va pas bien ? Il est fou...

-Oh la, et alors ? Les fous aussi y z'ont droit à l'amour, merde. Ecoutez-moi cette pisseuse...

Un autre clodo s'avança, un petit mec râblé, l'air teigneux, en blouson de cuir.

-Tè, vous avez retrouvé votre poupée ?

-Monsieur, c'est un ami, il est pas bien...

Le petit clochard la toisa avec une mimique de haine.

-Tire-toi de là, la greluce. Vite, ou c'est toi qui va y passer. Allez, casse-toi.

Brèche-dents lui empoigna un sein et le tordit. Debussy regardait ailleurs, tandis que le grand clodo se frottait contre lui d'un air salace, une main plongée jusqu'au coude dans son pantalon. Lena hurla, balança un coup de pied au hasard et s'enfuit en courant. Elle heurta une femme qui la traita de

connasse. Quand elle revint sur ses pas les cloches et Debussy avaient disparu. Elle erra pendant plus d'une heure dans le forum sans les retrouver. Les paroles de Debussy lui tournoyaient sans fin dans la tête, quelque part derrière ces murs une bande de clodos s'amusaient à violer un fou sans défense qui avait essayé de leur échapper. Elle aurait voulu que tout devînt transparent, qu'il n'y eût plus de cloisons, nulle part, pour couvrir l'horreur humaine. Vers onze heures, des flics qui avaient laissé passer les clodos et leur jouet l'arrêtèrent, l'interrogèrent et la fouillèrent pendant un quart d'heure. Elle donna l'adresse de ses parents et ils la laissèrent partir.

VI

Et le solstice d'hiver revint, le règne de la nuit brillante et animée. Toques de fourrure, bonnets et manteaux multicolores, yeux brillants, joues rouges, panaches de buée blanche autour des visages emmitouflés, surexcitation des passants courant d'une boutique à l'autre, les bras chargés de paquets, de papier cadeau, de rouleaux de rubans. Les petits épicéas coupés dans le morvan formaient des fourrés odorants sur les trottoirs, les pères Noël contractuels se faisaient photographier, souriants, tenant des enfançons pétrifiés dans leurs bras.

Lena avait vendu assez de dessins pour se payer à la Croix-Rouge une pelisse d'astrakan un peu petite pour elle, splendide et mitée, qui devait peser plus de six kilos, un manteau de pompier en cuir encore plus lourd et beaucoup trop grand, qu'elle endossait par-dessus, une chapka et des bottines en chevreau fourrées. Ainsi vêtue, elle ruisselait comme dans un hammam portatif quel que fût le temps et se riait des intempéries. Elle arpentait son territoire d'un pas lourd, traînant le fardeau de la chaleur, tandis que les flocons de givre fondaient sur ses joues.

En ce 24 décembre la ville devenait une ruche, un brasier d'activité croissante qui s'éteindrait brusquement, elle le savait, en début de soirée, ne laissant plus que des foyers isolés çà et là, derrière les vitres des restaurants, sous la soufflerie des entrées de certains grands magasins où la foule des imprévoyants se bousculerait pour harceler des vendeuses souriantes et exténuées.

Les cloches ramassaient des billets, les saltimbanques jouaient pour rien, ajoutant à la confusion. Debussy tenait la main de Lena et se laissait guider. Le grand cache-poussière en cuir d'agneau qu'elle lui avait acheté battait sur ses mollets, ses cheveux longs retombaient sur son visage sans qu'il parût y prendre garde.

-Maintenant j'y fais moins attention, dit-il, quand j'entends pleurer derrière les pierres de taille. Parfois j'écoute, ce ne sont plus des appels au secours, seulement les voix de la solitude qui cherchent à percer cette immense clameur marine. Est-ce que je suis le seul à les entendre ? Je ne l'ai pas revue.

Lena lui jeta un regard circonspect. Ils étaient arrivés sur le pont st Michel où quelques mois auparavant la voiture l'avait fauchée. Elle sentit la main de Debussy se crispier brusquement dans la sienne et se rapprocha de lui pour le rassurer. Bien que plus petite, elle adoptait d'instinct une attitude maternelle propre à l'apaiser.

-Elle a dû s'éloigner, se cacher, dit-elle. Aie confiance, tout ne peut pas se passer si vite. Tu sais les dangers qu'elle court.

Une neige éparse et virevoltante se mit à pointiller les vastes tronçons d'obscurité jetés entre les mailles lumineuses des rues, des bâtiments. Ils se dirigèrent vers la fontaine st Michel. Debussy avait renversé la tête en arrière et avalait les flocons comme un marmot. Ils s'assirent un instant au bord de la fontaine, trempèrent les doigts dans l'eau glacée et regardèrent le ballet des voitures entraînées par leurs phares, le flot des passagers de la ville.

-Il suffirait que tu apprennes à distinguer ton délire de celui qui t'entoure, et tu arriverais à vivre, dit Lena.

Debussy sourit. La neige s'épaississait sans arriver encore à se déposer sur le sol où elle s'anéantissait, ravivant les surfaces de ce grand trémail de noir laqué, de gris velours et du blanc noyé en éclats vifs, en lignes baveuses, des lumières réfléchies.

- "Un rêve étonnant m'environne
je marche en lâchant des oiseaux
tout ce que je touche est en moi
et j'ai perdu toutes limites."

La nuit achevait de se répandre, le ciel avait disparu depuis le début de l'après-midi dans la clarté foraine des illuminations. Ils écoutaient, tranquilles et sans plus parler, la rumeur de la ville, étagée comme celle d'un fond de vallée, grondement enfoui du métro, basse en ressac des voitures, éclats de voix, notes de musique. Debussy semblait suivre le conseil de Lena et tenter de trier les voix particulières de sa folie dans l'orchestration générale.

- Quand ça ne s'adresse qu'à toi, quand les autres ne l'entendent pas ni ne le voient, c'est ta folie.

- Mais toi aussi tu me parles, répondit Debussy, désorienté. Et personne d'autre que moi ne te voit.

Il la contempla avec révérence, comme si elle était sortie de ses mains. Elle ne sut que répondre.

- Viens, j'ai faim.

Ils s'engagèrent dans la rue st André des Arts, puis la rue de Buci, et remontèrent la rue de Seine vers l'Institut. Le vieil oncle était mort, laissant à Debussy la petite chambre de bonne.

- Voilà, ça va être vraiment joli, regarde.

Il avait acheté toutes sortes de bougies, colorées, en forme de petits animaux, parfumées, et des bougeoirs, et des chandeliers. Lorsque tout fut allumé la lueur des flammes donna à la pièce froide et désordonnée une patine douce, chaleureuse.

-Et j'ai à manger. Regarde ça. J'ai tout volé. Du saumon, du foie gras, du Sauterne, de la vodka, une bouteille de Vosne Romanée. Du haddock, des tranches d'agneau fumé, de la purée d'avocats.

-Ha! Ha! Par quoi on commence ? Debussy, et le pain ?

-Ah merde...

Il lui fut impossible de retrouver ses couverts. Ils mangèrent avec les doigts et burent dans le même verre, un petit vase en forme de coupe, après avoir jeté la rose qui y séchait depuis des mois.

-Il faut que tu arrives à te débrouiller, à prendre soin de toi, dit Lena, la bouche pleine. Comme si vous étiez deux, comme si ta folie était un petit enfant dont tu dois prendre soin, que tu dois protéger.

-Mais ce n'est pas comme ça, ce n'est pas si facile, la folie ce n'est pas quelqu'un, c'est une foule, et une foule d'êtres inachevés, partiels. Et moi, si je savais qui je suis, où je suis... par moments l'étrangeté me submerge, je ne reconnais plus rien, je passe dans un monde qui a cessé d'être familier et ne peut plus me rassurer, je suis sans racines, sans amarres. Alors la volonté de quiconque peut s'emparer de moi, qu'importe ? Je ne suis plus qu'une issue, ce débouché que cherchent toutes les détresses inexprimées. En moi la souffrance du monde déborde, me disjoint et m'emporte comme une crue. Je ne sais pas me protéger, je n'ai pas de peau, mes nerfs sont à tout le monde. Tu comprends ? Et c'est alors que les voix chuchotent et pleurent derrière les murs, j'entends des ongles d'enfants gratter l'intérieur des pierres, les façades se lézardent comme des coquilles. Un jour ça sortira, et moi aussi je sortirai de moi, alors ça n'aura plus d'importance que d'autres y rentrent, dans ma peau, comme dans un

moulin. Tu sais Lena j'en ai assez maintenant, je voudrais me laisser là, je suis couché en moi comme dans un cercueil.

-Tiens, goûte l'avocat.

-Et je voudrais que Samia me retrouve. Si je ne savais pas qu'elle est de ce monde, je serais déjà parti.

Ils burent trop, mangèrent encore davantage et s'endormirent, blottis l'un contre l'autre, au milieu d'une conversation de plus en plus décousue. Ils avaient gardé leurs manteaux, se contentant de les déboutonner. Ce furent les courbatures et les fourmis qui les réveillèrent. La plupart des bougies s'étaient éteintes, il ne faisait pas encore jour. La rue était déserte. Ils frissonnèrent.

-Sortons, dit Debussy.

Ils remontèrent vers la rue de Buci. Un peu de neige s'était solidifiée le long des trottoirs, figurant les ossements, ou les dents, d'anciennes créatures. Ils prirent la rue st André des Arts, heureux de la morsure du froid, de la mélancolie noire et grise, du silence exagéré qui recouvrait tout, la traîne d'un jour de fête tombant dans le jour suivant. Leurs pas ne faisaient pas de bruit. À l'angle de la rue des Grands Augustins...

Elle était assise par terre, vêtue seulement d'un pull à grosses mailles violettes qui ne lui couvrait pas le ventre. Elle se balançait en gémissant, ou en chantonnant, les mains protégeant ses oreilles. Lena se mit à courir vers elle, sans lâcher la main de Debussy. Sur quoi était-elle assise, quelle était cette mousse visqueuse, rosâtre et mauve, sur laquelle reposaient ses fesses ? Debussy poussa soudain un cri de douleur et fit un bond en arrière. Samia n'avait pas réagi, elle semblait arrondir en elle les angles d'un chemin de fuite, continuant à moduler cet accompagnement rauque sur lequel

elle appuyait son balancement.

-Debussy, sanglota Lena, il faut la secourir... elle est assise sur ses tripes, elle va y passer...

Mais Debussy l'entraînait sans merci plus loin, vers la place st André des Arts, marchant presque sur le corps en partance de Samia avec un halètement de douleur, il était beaucoup plus fort qu'elle et c'était la première fois qu'elle s'en rendait compte.

-C'est ma folie, tu vois comme elle est convaincante ? Il suffit de marcher plus loin. Mais il faut faire vite, Lena, les murs respirent, regarde, et se gonflent sous la poussée des cris des suppliciés.

-Non, il faut l'aider, Debussy, je t'en prie...

-Tu vois ? Mais elle n'y était pas, Lena, c'est un hologramme de notre peur qui l'a assise là, sur notre chemin. Tu vois comme c'est difficile d'écarter les visions ? Moi c'est tout le temps. Je t'apprendrai... surveille les murs.

Ils traversèrent le pont st Michel et l'île de la Cité. Lena pleurait sans plus se débattre, elle avait mal à la main qu'il tenait serrée à la broyer et ne cessait de se retourner. Arrivée au milieu du pont au Change elle l'aperçut, assez loin derrière. Il marchait d'un pas rapide, tête nue et juste vêtu d'un imperméable mastic ceinturé à la taille. À cette distance elle ne pouvait voir ses yeux pâles et fixes comme ceux des huskies, mais elle les imaginait. Elle accéléra son allure.

-Debussy, le Chien. Il est derrière nous.

- "...Tant de paroles échappées
des ateliers de la douleur
semblaient avoir fui par les songes
des logements du monde entier..."

Elle se retourna une fois encore. Le Chien s'était rapproché, il ne tentait pas de se dissimuler, il

marchait d'un pas plus efficace qu'une course. Il n'était plus seul, un grand mec au crâne et aux sourcils rasés marchait à ses côtés avec le même balancement élastique d'un trot de loup, automatique, résistant, rapide. Lena se mit à courir, cette fois c'était elle qui entraînait Debussy. Il jeta un regard par dessus son épaule.

-Ça y est, murmura-t-il, les murs se décrochent des trottoirs, tu entends clapoter la houle des rues ? C'est l'heure...

Les deux hommes se laissaient distancier, patients, peut-être amusés, semblant se divertir à enrouler en pelote la ligne de fuite des deux jeunes gens avec une opiniâtreté professionnelle où entraît une certaine forme de plaisir.

Ils traversèrent la place du Châtelet, déserte et que baignait un vague brouillard, et se dirigèrent en courant vers la rue des Halles. Une voiture passa à toute vitesse, venant du Louvre, au moment où ils traversaient la rue de Rivoli, Lena sentit le souffle brusque de sa course lui heurter le dos comme une vague. Elle n'avait pas eu le temps d'avoir peur. Elle jeta un coup d'œil en arrière. Le Chien et son compagnon finissaient juste de traverser l'avenue Victoria sans se hâter, 150 mètres en arrière. Debussy se mit à trembler, Lena vit que des larmes lui sillonnaient les joues, elle l'entraîna.

- "...Contre telle férocité que pourrait plaider la beauté qui ne contient pas plus de force que la fleur ?"

Elle obliqua brusquement par la rue ste Opportune, puis la rue des Lombards, traversa le boulevard de Sébastopol. Elle ne savait pas si le Chien les avait vus changer de chemin, elle n'osait plus prendre le temps de se retourner.

-Viens Debussy, dépêche-toi, je sais où nous planquer.

Elle recommença à courir, le tirant par la main, le long de la rue Quincampoix. Comment ces salauds avaient-ils pu savoir qu'ils avaient la came ? Par Samia... Un jour blafard commençait à se dégager des lampadaires, prenant son indépendance timide. Elle s'engouffra dans le porche sans réfléchir et obligea Debussy à s'accroupir dans une encoignure.

-J'y ai dormi souvent, chuchota-t-elle. Ne fais pas de bruit. S'ils nous suivent toujours, nous attendrons qu'ils soient passés pour retourner vers le Châtelet.

Elle le prit dans ses bras et le serra contre elle. Il continuait à pleurer comme on saigne, sans le moindre sanglot, et à trembler. Son regard éperdu glissa sous la voûte du porche. Elle entendit leurs pas rapides, ils couraient à présent, échangeant des phrases brèves, concises.

-Je te dis qu'ils sont passés par là.

-Et après ?

Ils passèrent, le bruit de leurs pas se répercutant dans l'étroitesse de la rue. Lena retint son souffle. Il lui sembla que le rire de Debussy naissait de son propre ventre, sursautant comme la grande ombre ascendante d'un soldat mitraillé sous la cloche des parois. Il riait, montrant la pierre d'où se dégageait, immobile, un frêle buste de femme, des mains qui cherchaient la liberté à tâtons.

-Non, Debussy...

-"...Ma camarade, mendicante, enfant monstre ! Comme ça t'est égal, ces malheureuses et ces manœuvres, et mes embarras..."

-Debussy, tais-toi ! Je t'en supplie, ce sont des sculptures, des statues !

Mais il riait maintenant avec une sorte d'ivresse rageuse. Elle entendit leurs pas à travers le bouillonnement de son rire et entra plus avant dans

la cour qui succédait au porche. Elle s'engouffra derrière une porte et resta figée, le cœur battant, incapable de chercher plus loin son salut. Debussy se tut brusquement. Les voix des deux hommes, douces et menaçantes, se répondaient dans un échange convenu, ne pêchant que le silence. Et puis il y eut le bruit atroce d'un coup, un craquement, et Debussy éclata de son rire funèbre. Lena se boucha les oreilles, mais elle entendit tout de même les derniers mots qu'il emprunta à un poète, avant que le Chien, d'un coup de talon, ne brise le dernier fil qui attachait encore son âme de cerf-volant à la terre :

- "...Entre feu et chemin

L'homme

Saisi de crainte

Demande à retourner

Dans l'épine dorsale du poisson

Dans l'œil de l'eau

Ou bien à passer

Entre les deux."